

LA LANTERNE

VERIDIQUE.

PIECE EN UN ACTE.

Représentée à la Foire Saint Laurent
1732.

B iij

NOMS DES ACTEURS.

APOLLON.

MERCURE.

LA FORTUNE.

DIOGENE.

UNE FILLE POETE.

UN POETE.

UNE FEMME POETE.

UN PETIT MAISTRE, bel esprit.

UNE FEMME satyrique.

UN PAYSAN.

SA MAISTRESSE.

UN SUISSE, bel esprit.

SUISSES ET FRANÇOIS dansans.

La Scene est au pied du Mont-Parnasse.

LA LANIERNE VÉRIDIQUE.





LA LANTERNE VERIDIQUE.



*Le Theatre represente les Avenües du
Parnasse, & le Parnasse dans
Péloignement.*

SCENE PREMIERE.

A POLLON, MERCURE.

A POLLON.

AIR. (*Du Prevôt des Marchands.*)



ILLUSTRE Messager des Dieux,
Qui vous amene dans ces lieux ?
Au Parnasse on ne vous voit guere;

MERCURE

Que gagerois-je avec Phœbus;
Ma foi je fais mieux mes affaires,
Quand je travaille pour Venus.

20 LA LANTERNE

Je viens prendre un moment le frais
sous ces Lauriers, pour me reposer de
mes fatigues journalieres. Voilà des Lau-
riers bien touffus.

A P O L L O N.

On en cueille si peu à present, que je
vais les faire-élaguer, ce bois deviendrait
trop épais.

M E R C U R E.

AIR. (*Que j'estime mon cher voisin.*)

Ne craignez point que les Filoux
Choisissent ces retraites,
Pourroient-ils faire de bons coups
En volant des Poëtes?

A P O L L O N.

Il est vrai que les Auteurs sont bien
miserables aujourd'huy.

M E R C U R E.

Vous m'avez l'air bien courroucé con-
tr'eux. Travailleroient-ils en dépit de
vous?

A P O L L O N.

Vous l'avez dit, Mercure, & ils me
chargent de leur ridicule; la plupart d'en-
tr'eux se croyent des talens que je ne leur
ay jamais départis.

VERIDIQUE.

25

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Tout va de travers au Permesse ;
Tel peut rimer avec noblesse ,
Qui ne s'amuse qu'aux fions , fions :
Tel veut faire des Tragedies,
Qui ne sçait que des airs bouffons
Propres aux seules Parodies.

Je prétens aujourd'hui remédier à
l'abus que l'on fait de mes faveurs ; je
veux faire connoître aux beaux esprits
d'à present quel est le véritable lot qui leur
est échu en partage à la distribution que
je leur ay faite de mes graces ; il est à pro-
pos que je justifie ma conduite dans le
monde.

AIR. (*Belle Iris , vous avez deux pommes.*)

Allez , Mercure à tire d'ailes ,
Rassemblez ici les Auteurs ,
Qui sans connoître mes faveurs ,
A leur propre esprit sont rebelles ;
Que chacun certain de son sort
Aujourd'huy connoisse son tort.

Allez , je compte sur votre diligence ,
& j'attends ici votre retour.



SCENE II.

APOLLON, *seul.*AIR. (7) *Pour faire honneur à la néce.*)

JE fais faire une corvée
 Au galant Messager des Dieux ;
 Pour un employ moins glorieux.
 Sa course lui seroit payée :
 Je fais faire une corvée
 Au galant Messager des Dieux.

Mais que vois-je ? je crois que c'est la
 fortune.



SCENE III.

APOLLON, LA FORTUNE.

APOLLON.

AIR (Du Confiteor.)

EH quoi La Fortune en ces lieux ;
 Qu'y venez-vous faire, Déesse ;
 Plutus & vous, êtes des Dieux
 Qu'on ne connoît point au Permesse.
 Seriez-vous d'humeur aujourd'huy
 A vous mettre bien avec lui ?

VERIDIQUE. 23

Vous délivreriez le monde de bien des génies subalternes que la nécessité oblige à se dire mes élèves.

LA FORTUNE.

Je viens de rencontrer Mercure, qui m'a dit que vous faisiez une Loterie, & je veux y présider comme Déesse des bonnes aubaines.

APOLLON.

Mercure ne vous a pas tout-à-fait accusé juste; & d'ailleurs quand je fais des Loteries, elles ne sont jamais de votre compétence.

AIR. (*Par bonheur ou par malheur.*)

Le sort & l'aveuglement
N'y président nullement;
A quoi sert votre présence?
On vous méconnoît ici.

LA FORTUNE.

Je méprise la science:

APOLLON.

Elle vous méprise aussi.

LA FORTUNE.

Son mépris pour moi, n'est pas sincère;
au reste il y a des Auteurs qui ne se plaignent pas de moi.

LA LANTERNE
APOLLON.

Ce sont justement ceux qui méritent le moins que vous les favorisiez ; vous auriez pourtant plus d'honneur à répandre vos graces sur mes amis, ils sçauroient mieux chanter votre gloire qu'un stupide Financier.

LA FORTUNE.

En effet, je n'oblige pour l'ordinaire que des ingrats ou des ignorans.

APOLLON.

C'est que vous faites tout en aveugle.

AIR. (*je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Pour le mérite & la sagesse,
Vous vous déclareriez, Déesse :
Sans votre affreux aveuglement.

LA FORTUNE.

Le Destin m'a couvert la vûë ;

APOLLON.

Je ne m'étonne nullement
Si vous faites mainte bevuë.

LA FORTUNE.

Adieu, votre morale m'ennuye, je
vais

VERIDIQUE. 25

vais presider à des Loteries dont les fonds
sont plus solides que ceux de la vôtre.

A POLLON.

Vous ne vous plaisez qu'à faire des
coups de hazard.

AIR. (*Des Trembleurs d'Isis.*)

Vous élevez la foubrette,
Par vous bien-tôt la grifette
D'un Traitant sçait faire emplette ;
Et prend des airs insolents ;
Par vous le laquais utile ,
De son Maître, finge habile ,
Eclabouffe dans la Ville
Un millier d'honnêtes gens.

LA FORTUNE.

Me donnez-vous ce compliment pour
une Ode à ma gloire ?

A POLLON.

Je ne suis que l'interprete de vos senti-
mens , & je suis fidele , comme vous
voyez.

LA FORTUNE.

AIR. (*Le Ciel benisse la besogne.*)

Pour long-tems, sincere Apollon ;

G

26 LA LANTERNE

Je quitte le sacré vallon :

Adieu , sçachez que la Fortune ,

Est femme , & garde sa rancune.

APOLLON.

Je le sçay , mais vous n'êtes pas d'un caractère assez constant pour être toujours mauvaisé ; vous êtes même quelquefois équitable pour avoir le plaisir de changer de conduite.

LA FORTUNE.

Je brûle de revoir Paris , c'est le plus vaste de mes Domaines ; j'y vais trouver mon Temple rempli d'adorateurs , & mes Autels couverts des offrandes de mes Sujets.

APOLLON.

Vous avez , je crois , plus d'un Temple dans une Ville aussi variée que Paris.

LA FORTUNE.

AIR. (*Je ne suis ni Roi ni Prince.*)

A l'Opéra dans les coulisses ,

Je ne reçois que sacrifices ,

Offerts par d'aimables minois ;

L'amour m'y cede la victoire ;

Là nous avons chacun nos droits ,

J'y regne , on y chante sa gloire ,

Au revoir , Dieu de l'indigence , ne
comptez pas si-tôt sur mon retour.

A P O L L O N .

Je ne m'y attends pas non plus. . . Mais
que me veut ce vieillard avec une Lan-
terne à la main? Je crois ma foy que c'est
Diogene ; sa Philosophie me paroît entre
deux vins.

S C E N E IV.

A P O L L O N , D I O G E N E .

D I O G E N E .

AIR. (8) *Pour trouver un amant sans fa.*)

Pour trouver un homme parfait
J'ai parcouru tout le monde ,
Mais en faisant ma ronde
J'ay tasté du Cabaret,
Et j'ay bû.

A P O L L O N .

C'est bien fait ,

D I O G E N E .

Du rouge , du blanc & du claret.

Serviteur , Seigneur Apollon.

Cij

APOLLON.

Seigneur Diogene, il est aisé de juger par votre contenance que vous n'êtes plus d'humeur à faire cas d'un tonneau vuide.

DIOGENE.

Je viens d'apprendre que vous avez dessein de confondre certains mortels qui abusent de vos dons, ou qui n'en font pas l'usage que vous leur avez prescrit, & je viens ici pour vous seconder dans cet employ.

AIR. (*Pour passer doucement la vie.*)

Dieu des Muses, cette Lanterne
Sçaura vous tirer d'embaras ;
Aujourd'hui maint Auteur moderne
Croit sçavoir ce qu'il ne sçait pas.

Je sçay qu'un Dieu, comme Apollon, connoît tout par lui-même ; mais en fait d'Auteurs, la marchandise est si trompeuse à present, qu'on ne sçauroit y regarder de trop près.

APOLLON.

AIR (*Quand le péril est agréable.*)

Cette Lanterne véridique
Sera fort utile à present.

VERIDIQUE.

29

Et vous me faites un present
Qui tient bien du cynique.

DIOGENE.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Tel de ses Vers est idolâtre,
Et les expose en plein Theatre;
Qui n'oseroit plus s'y fier,
Et craindroit à bon droit la berne;
S'il voyoit dans chaque foyer
Cette formidable Lanterne.

Mais, dites-moi un peu, Seigneur Dio-
gene, vous êtes donc las de chercher des
hommes.

DIOGENE.

Aussi las que vous l'êtes de ne point
trouver d'Auteurs selon votre esprit.

APOLLON.

Que ne cherchez-vous des femmes.

DIOGENE.

AIR. (*Du cabin, caba.*)

Dans ma jeunesse
J'étoit vif & badin,
Le sexe féminin
M'amusoit en chemin ;

C ij

LA LANTERNE

APOLLON.

Même du genre humain
 Vous augmentiez l'espece.

DIOGENE.

Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
 Qu'est-ce que l'étoffe
 D'un vieux Philosophe,
 Chacun l'apostrophe.
 Quelle catastrophe !
 Chez lui tout va
 Cahin , caha ,
 Chez lui tout va cahin , caha :

Malgré tout cela , je ne suis point en-
 core si usé , & je n'ay point oublié mon
 ancien métier.

APOLLON.

Il y paroît.

DIOGENE.

AIR. (*Le fameux Diogene.*)

Le galant Diogene
 Joliment se démène
 Près d'un tendron friant ;
 J'ai malgré ma vieillesse
 Des retours de jeunesse
 Dont le sexe est content.

APOLLON. *à part.*

Il a le vin un peu Gascon.

VERIDIQUE. 31

DIOGENE.

Seigneur Apollon, si vos Muses n'étoient point d'une humeur si revêche qu'elles le sont, je pourrois bien faire ici des miennes.

AIR. (*Profitions du bon tems qui nous reste.*)

Tout vieillard, j'aime encore la fillette ;
Une Gorge blanchette
Me met en train,
Je dis le mot pour rire ;
Souvent je désire,
Ma foi c'est toujours envain ;
Je vois la jeunesse
Pleine de souplesse.
Me damer le pion,
Mais qu'y faire ? tout cesse ;
Je suis grison.

Je viens de Paris, où j'ai bien donné
de l'employ à ma Lanterne.

APOLLON.

Votre Philosophie s'y est égayée ;
n'est-ce pas ?

DIOGENE.

AIR. (*Tes beaux yeux, ma Nicole.*)

J'ai vu plus d'une femme

12 LA LANTERNE.

Careffant son époux ,
Abandonner son ame
Aux transports les plus doux ;
J'ai pris cette Lanterne ,
Et bien-tôt éclairci ,
J'ai vû plus d'un externe
Qui doubloit le mari.

APOLLON.

Bon , il ne faut point de Lanterne au-
jourd'hui pour voir cela!

DIOGENE.

AIR. (*Des Fanatiques.*)

J'ai crû voir d'honnêtes Marchands ,
Des Courtifans sinceres ;
J'ai crû les Procureurs francs ,
Les Traitans débonnaires ;
J'ai pris ma Lanterne , & tous ces gens
N'étoient que des Corsaires.

APOLLON.

L'on voit tout cela aujourd'huy fans
Lanterne.

DIOGENE.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Que j'ai vû de filles précoces,
Qui le premier jour de leurs noces
Maudissoient l'Hymen & ses droits ;

VERIDIQUE.

33

J'ai pris ma Lanterne & ..

APOLLON.

L'épreuve.

DIOGENE.

Le mari se mordoit les doigts
D'avoir prix pour femme une veuve.

APOLLON.

Cela se voit encore tous les jours sans
Lanterne. J'apperçois Mercure , il va
nous annoncer des sujets qui éprouveront
la vertu de votre present.

DIOGENE.

Adieu , Seigneur Apollon, je vais faire
un somme sous ces Lauriers , l'envie de
dormir m'a pris en entrant sur vos Ter-
res.



SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

Vous allez être satisfait , j'ai porté
vos ordres à tous les Auteurs dont
vous vous plaignez , ils vont se rendre
ici.

AIR. (*Sans acc. ant. derriere, &c.*)

Dans certain Caffé de Paris, *bis.*

J'ai trouvé tous ces beaux esprits, *bis.*

Qui ch. cun sur une matiere

Sans dessus dessous, sans devant derriere,

Mettoient & le bon sens, & vous

Sans devant derriere sans dessus dessous.

APOLLON.

Mercuré, soyez ici mon Substitut; cette Lanterne que vous voyez est merveilleuse, c'est un present que Diogene vient de me faire; vous n'avez qu'à l'approcher de chacun de ces Auteurs ridiculement crédules à leur avantage, vous les démasquerez, & leur apprendrez en même tems quelle sorte d'esprit ils ont eu en partage. Je vous laisse: Voici je crois de la pratique pour la Lanterne.





SCENE VI.

UNE FILLE POETE, MERCURE.

LA FILLE.

AIR. [*Je le crois bien , je n'en crois rien.*]

ICI qu'on m'érige un trophée ,
Pour l'esprit je suis une fée.

MERCURE.

Je n'en crois rien.

LA FILLE.

L'amour seul m'a rendu sçavante ,
J'ai du sçavoir , chacun le vante.

MERCURE.

Je le crois bien.

LA FILLE.

AIR. [*Non je ne ferai pas , &c.*]

L'Amant qui dans mon cœur sçut trouver
une place
Y fit naître l'esprit en y fondant la glace ,
Et par des vers galans dictés par son amour,
Il me rendit & tendre & Poète en un jour,

36 LA LANTERNE
MERCURE.

Elle est folle.

LA FILLE.

AIR. [*C'a que je te mette , &c.*]

C'a que l'on me fasse
Monter au Parnasse ;
C'a que l'on me fasse
Un nom digne de moi.

MERCURE.

L'amour sous sa loi,
Vous garde une autre place ;
Monter au Parnasse
N'est pas votre employ.

LA FILLE.

Je composay hier une Elegie sur une
absence : Ah qu'elle est tendre , qu'elle
est tendre ; on diroit que c'est Psyche
elle-même qui parle à l'amour.

AIR. (*Sur le ritantalla ari.*)

Mon Amant est mon Apollon,

MERCURE.

Vous profiterez mon trognon ;
Il sçaura vous ouvrir l'esprit
Sur le ritantallal ry ,
Sur le ritantallary.

LA FILLE.

VERIDIQUE. 37
LA FILLE.

Il faut que je vous récite un songe en vers, de ma façon, c'est le chef-d'œuvre de mon cœur; mon Amant, comme vous pouvez bien croire, en est le sujet.

AIR. (*J'ai rêvé toute la nuit.*)

J'ay revé dernièrement,
Jugez quel fut mon tourment,
Qu'il méprisoit mon ardeur,
Et qu'une autre avoit
Et qu'une autre avoit
Qu'il méprisoit mon ardeur;
Et qu'une autre avoit son cœur.

Je lui envoyay ces Vers le lendemain
matin à son lever.

Elle recite amoureusement.

Hélas! que cette nuit tu m'as causé d'allarmes;
Cher Amant, est-ce toi que je vis inconstant?
Ingrat, faut-il qu'après t'avoir rendu les armes,
Je reçoive de toi, cet ouvrage éclatant?
J'éprouve des horreurs que je ne puis décrire;
Ne suis-tu plus les loix que je scûs te prescrire?
Viens, viens rendre le calme à mes sens agitez,
Viens pour me faire voir la fausseté des songes;
Qu'en amour mes tourmens ne soient que des mensonges,
Et que tous mes plaisirs soient des réalitez.

Tome IX.

D

38 LA LANTERNE

MERCURE.

Vous avez le cœur bien Poète;

LA FILLE.

Eh bien ai-je tort de me croire digne
d'être avouée d'Apollon ? dites-le moi.

MERCURE.

AIR. (*Tallaritta, laritta, lalarire.*)

Je vais contenter votre envie,
Vos Vers me paroissent parfaits ;
Mais vous n'irez pas loin, ma mie :
Si l'amour lui seul les a faits ,
Ma Lanterne va vous le dire.

LA FILLE.

Tallaritta, laritta, lalarire.

Vous me faites rire avec votre raisonnement. Est-ce qu'un ouvrage dicté par l'amour n'est pas susceptible d'esprit ?

MERCURE.

Oùi, mais l'amour ne fait pas la solidité de l'esprit, il n'occasionne souvent qu'un mérite passager. Attendez, je vais vous le définir,

Il l'examine avec sa Lanterne.

Vos prétendus talens pour la Poésie ne sont que l'effet d'une fièvre de votre

cœur , qui s'est communiquée à votre esprit.

AIR. (*Quand le péril est agréable.*)

Belle, vous devez ce génie
 Au plaisir d'avoir un Amant ;
 Mais cessez d'aimer un moment ;
 Adieu la Poésie.

AIR. (*Du Mirliton.*)

L'amour peut tout , ma mignone ;
 C'est un petit Apollon ;
 Il sçait rimer , il fredonne ,
 C'est le Maître du flon flon ;
 Et du mirliton , mirliton , mirlitaine ,
 Et du mirliton , don don.

Adieu petite Muse : si votre cœur a de l'esprit, vos yeux en ont encore davantage.

~~~~~

SCENE VII.

UN POETE, MERCURE;

LE POETE.

O U donc est Apollon ?

MERCURE.

Je le double , parlez , je vais vous répondre.

D ij

Mercure au Parnasse ! Apollon a-t-il envie d'introduire la galanterie parmi les Muses ?

MERCURE.

Au fait , Monsieur l'Auteur , je suis ici pour vous entendre ; dans quel genre de Poësie excellez-vous ?

LE POËTE.

Dans tout.

A I R, (*Des Trembleurs d'Iris.*)

Jc prime dans le tragique ,  
 Je brille dans le comique ,  
 J'attends dans le lyrique ,  
 Mes talens portent au cœur ;  
 Et dormant je fais une Ode :  
 Je suis des plus à la mode ,  
 Et tout Paris s'accommode  
 De votre humble serviteur.

MERCURE.

Il faut que vous soyez bien sûr de votre fait , pour parler de cette façon devant un Dieu aussi éclairé que Mercure.

LE POËTE.

A la preuve , voici du tragique : C'est un Prince jaloux & irrité qui parle.

# VERIDIQUE. 41

*Il déclame.*

Rien ne peut égaler mon trouble & ma fureur :  
Quelle Eumenide , ô Dieu, répand ici l'horreur ?  
La rage a triomphé de mon ame éperdue ;  
Attends , cruelle , attends , tu seras confondue ,  
Les Enfers vont punir ta noire trahison ,  
Alecto dans ton cœur va verser son poison ,  
Le tonnerre en éclat va te réduire en poudre ,  
L'éclair brille , & déjà j'entens gronder la foudre ;  
Ton trépas ne scauroit m'arracher un soupir.  
Tu péris , je le vois , & je meurs de plaisir.

Que dites-vous de ces Vers ?

MERCURE.

Et mais je dis qu'ils feroient un grand  
effet sur le Theatre , si le Machiniste se  
mèloit de les rendre.

LE POETE.

Passons au comique, c'est un petit bout  
de Parodie. Je me pique de réussir dans  
ces sortes d'ouvrages : entrez bien dans  
le sujet ; c'est un Comedien qui vient im-  
plorer l'assistance d'un Auteur du pre-  
mier ordre ; & voici comme l'Auteur lui  
parle , en Auteur.

*Il déclame.*

Prends un tabouret , prends , prends , & sur toute  
chose ,

D iij

Observe exactement la loi que je t'impose,  
 Prete, sans me troubler, l'oreille à mes discours,  
 D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le  
 cours.

Le Comedien répond quelques imper-  
 tinences à l'Auteur; & voici ce que l'Au-  
 teur lui répond pour confondre son arro-  
 gance.

. . . . . Tu tiens mal ta promesse  
 De ces reproches durs ta vanité se blesse,  
 Sieds-toi, je n'ai point dit encore ce que je veux ;  
 Tu te justifieras après si tu le peux ;  
 Ecoute cependant, & tiens mieux ta parole :  
 De Suppliant ici tu fais le triste rolle ;  
 Je te vois & je sçai que ton orgueil pâtit,  
 Tu voudrois devant toi qu'un Auteur fût petit ;  
 N'importe, à tes besoins tu veux me voir sensible,  
 Moi, je te veux instruire avant, s'il est possible ;  
 Ma morale t'aigrit, je le vois dans tes yeux,  
 Tu portes ton orgueil & ton faste en tous lieux ;  
 Apprends à te connoître, & descends en toi-même ;  
 On te suit à Paris, on t'idolâtre, on t'aime,  
 Chacun parle de toi, chacun veut te revoir,  
 Ton nom fait quelque bruit, mais quel est ton  
 pouvoir ;  
 Oûi ton sort fait pitié, même à ceux qui te rail-  
 lent,

## VERIDIQUE. 43

Ne rebute donc point tant d'Auteurs qui travaillent ;

Il en est peu de bons, mais il s'en peut trouver  
Et laisse au spectateur tout le soin d'approuver ;

Point de prévention, examine un ouvrage,

Et si la piece enfin merite ton suffrage,

N'en reçois point l'Auteur, comme par charité ;

Et sois mieux convaincu de son autorité ;

C'est lui qu'on applaudit, & non pas ta personne ;

Tu n'as de jeu, d'éclat, qu'autant qu'il te l'or-  
donne :

Et tu dépenses de moi, car tu vois aujourd'hui,

Que ton corps est forcé d'implorer mon appuy

Parle, parle, il est tems. . . . .

MERCURE.

J'ai bien peur que le Parterre ne ven-  
ge le Comedien ; voilà un Auteur bien  
insolent.

LE POETE.

A present c'est du lyrique qu'il faut que  
je vous fasse entendre : je vais vous ravir  
le cœur & l'oreille ; car je suis aussi bon  
Musicien que bon Poëte. Ecoutez ce  
sommeil.

MERCURE.

Je dors d'avance.

LE POETE, *chantant.*

## LA LANTERNE

AIR. (9) De M. Gillier.)

Sommeil viens sur mes yeux répandre tes pavots ;  
 Je ne dois qu'à toi seul les douceurs de ma vie ;  
 Triomphe de mes sens, sommeil fais que j'oublie  
 Celle qui cause tous mes maux.

*Pendant que le Poëte chante, Mercure  
 dort ; le Poëte le reveillant , lui dit , que  
 dites-vous de ces paroles ?*

MERCURE, *se reveillant.*

Le sommeil y jouë bien son rôle.

LE POËTE.

Je n'ay pas achevé, écoutez le reste.

MERCURE.

AIR. (*Tu croyois en aimant Colette.*)

Non, de grace, cet air m'affomme,

LE POËTE.

C'est un vrai morceau d'Opera.

MERCURE.

Il m'a fait dormir un bon somme ;

Je le reconnois à cela.

— LE POËTE.

Il faut que pour la bonne bouche, je

## VERIDIQUE.

45

vous chante un petit Vaudeville de ma façon ; car , comme je vous l'ay dit , je fais de tout.

*Gayement. AIR. (10) De M. Gillier. )*

Dans un bosquet la charmante Annette ;  
En rêvant à son jeune Amant ,  
Sans y penser s'endormit sculette ;  
L'amour profita du moment :  
En s'éveillant l'aimable brunette  
Dit, le bien me vient en dormant :

Que dites-vous de cela , ne suis-je pas  
un homme universel ? & n'ai-je pas moi  
seul en partage tous les talens de l'esprit ?  
Je vous en fais juge.

## MERCURE.

Aussi vais-je vous juger.

*AIR. ( Quand le péril est agréable. )*

Cette Lanterne qui m'éclaire ,  
Sçaura vous confondre aujourd'huy ;  
Vous n'avez que l'esprit d'autrui ,  
Effronté Plagiaire.

Croyez-moi , renoncez au Métier ;  
Apollon n'a rien fait pour vous ; ce ju-  
gement est un Arrest du Parnasse.

46 LA LANTERNE

LE POETE, *en colere.*

AIR. (*Que j'estime, mon cher voisin.*)

J'en appelle au Dieu qu'en ces lieux  
Chaque sçavant revere ;  
Mercure vous jugeriez mieux  
Sur toute autre matiere.

MERCURE.

Son dépit me réjouit, mais quelle es-  
pece de folle vient me relancer ?



SCENE VIII.

UNE FEMME POETE, LE POETE,

MERCURE.

LA FEMME.

AIR. (*On se marie, quelle folie.*)

La Poësie  
Est ma folie ;  
J'ai la rime en main,  
Mon talent est divin :  
Noble Hypocréne,  
Donne à ma veine,  
Cette vive ardeur,  
Qui fait briller l'Auteur.

## VERIDIQUE. 47

Ah ! voilà fort à propos un Auteur, je le connois à ses yeux, il a le fumet de la science .. Faisons une partie de rimer, débutons par une extase ; c'est le prélude de la composition.

### MERCURE.

Je vais avoir la Comedie.

### LE POETE.

Est-ce une Muse qui se presente à mes yeux ? .. Que de graces .. Mon cœur est enchanté .. Quel feu se répand dans ma veine .. C'est de l'amour tout pur que je sens. Je m'attendris à vûë d'œil.

### LE FEMME.

AIR. ( II ) *Laissons-nous charmer.* )

J'enfante un Roman,

L'ouvrage d'un an ;

Je le fais dans un jour ;

Tout y sent l'amour :

Les graces, les jeux

Brillent dans mes yeux :

De mon sexe charmant,

Je fais l'ornement, . . . *fin* ;

Du Tragique •

Du Comique ;

## LA LANTERNE

Je sçais attraper le goût ;  
 Je suis tendre ,  
 A m'entendre ,  
 Un cœur risqué tout ,  
 Je le mets à bout :  
 J'enfante un Roman, &c. *au mot fin.*  
 Critiques & jaloux  
 Devant moi rampez tous ,  
 Je fais plier l'Auteur le plus ferme ,  
 J'ai le germe  
 De tout terme ;  
 Au sacré Vallon ,  
 Je double Apollon :  
 J'enfante un Roman. *au mot fin.*

MERCURE.

Quelle extravagante !

LE POËTE, *déclamant.*

J'y suis , vous m'inspirez, & dans votre œil fripon  
 Je puis des transports dignes de l'Helicon :  
 Vos regards sont pour moi les sources de l'extase ;  
 Vous êtes Apollon , les Muses & Pégase.

MERCURE.

AIR. (*Tu croyois-en aimant Colette.*)

Le compliment est énergique ,  
 Oh ! la noble comparaison ;

Faut-il

# VERIDIQUE.

49

Faut-il que l'esprit Poétique  
Fasse ainsi perdre la raison ?

*Déclamant.* LA FEMME. *à l'Auteur :*

A moi , Rimeur , deux mots , connois-tu mes  
talens ?

Sçais-tu qu'il n'est que moi pour les sujets galans ?  
Que seule je sçais tout , que je suis l'épouvante  
Des Auteurs qu'à Paris mal-à-propos on vante :  
Je corrige les mœurs par un seul de mes Vers ;  
Au spectacle , sans moi , tout iroit de travers ;  
Je fais Ode , Ballet , Anagramme , Acrostiche ,  
Je confonds l'Univers avec un Hemistiche.

## LE POETE.

Madame , à vos talens il faut joindre les raiens ;  
Du Parnasse affoibli nous ferons les soutiens.

LE POETE ET LA FEMME , *à Mercure.*

AIR. (12) *Du Menuet d'Hésione.* )

Place, place , place au Parnasse.

## MERCURE.

J'ai pesé toutes vos raisons ;  
Apollon vous garde une place.

LE POETE ET LA FEMME,

Où donc.

## MERCURE.

Aux Petites-Maisons.

*Tome IX.*

**E**



## SCENE IX.

UN PETIT MAISTRE, MERCURE.

LE PETIT MAISTRE.

**B**ON jour , serviable Mercure , bon jour.

MERCURE.

D'où me connoissez-vous donc , mon petit Monsieur.

LE PETIT MAISTRE.

D'où je vous connois ! Il y a trop long-tems que je me fers de vous pour ne pas vous connoître.. Je suis la meilleure de vos pratiques. Il faut convenir que les jolies femmes vous fatiguent diablement à mon sujet.

AIR. (*De Foconde.*)

Je roule sur les billets doux  
 Des beautez les plus fières ;  
 De moi tout époux est jaloux ,  
 Admirez mes manieres :  
 A mes airs vifs & pétulens  
 Tant d'éloquence est jointe ,

# VERIDIQUE. 51.

Que sans perdre beaucoup de tems ,  
Je sçais pousser ma pointe.

## MERCURE.

Eh ! mais , si vous ne venez ici que  
pour me donner la liste de vos bonnes  
fortunes , vous avez fait un voyage inu-  
tile ; il s'agit d'y faire preuve de votre es-  
prit , car vous croyez en avoir.

## LE PETIT MAISTRE.

Oh ! c'est où je vais briller , un moment  
de patience , s'il vous plaît. Je suis une  
source intarissable de perfections. Je n'i-  
gnore de rien.

AIR. (*Tout amant , comme le vent , &c.*)

Tout Auteur  
Se fait honneur ,  
De suivre mes avis ;  
Je reforme ses écrits :  
Quand je parle on m'écoute ;  
On me redoute ;  
L'on craint mon jeu :  
Je suis tout feu.

AIR. (13) *Pour un Berger de ce Hameau.* )

Certain fumet plein d'agrémens  
Annonce ma presence ;

E ij

## LA LANTERNE

Le beau sexe épris à mes talens  
 Donne la préférence.  
 Auprès des tendrons les plus charmans  
 Je brille aussi par ma danse.

*Il fait quelques pas de Ballet.*

Je vous avoüerai, modestement pourtant, que mon mérite est contagieux ; après cela je pouvois bien m'épargner la peine de vous le dire ; vous devez l'avoir appris de tous ceux qui me connoissent. .  
 Le vin me sied bien, n'est-ce pas ?

MERCURE.

Eh ! mais, je crois, entre-nous, que c'est la source de votre esprit.

LE PETIT MAISTRE.

Je fors de faire un quadrille dans une maison Bourgeoise, dont la maîtresse entient pour moi. Les fréquentes distractions que mes regards lui ont causées, lui ont fait faire une rude lessive ; cette partie-là coûtera plus cher à son mari qu'il ne pense.

MERCURE.

AIR. [*Quand le péril est agréable.*]

En vous trop d'imprudence brille,

# VERIDIQUE. 53

Et vous avez trop de caquet ;  
Non , vous ne seriez pas mon fait ;  
Si j'étois une fille.

Revenons à votre esprit . . Il me semble que vous ne voulez point qu'on entame ce chapitre-là.

## LE PETIT MAISTRE.

Je fors d'un Caffé où j'ai fait assaut  
contre une bonne partie de l'Academie ;  
on disutoit sur le bon sens.

## MERCURE.

Vous avez été battu , n'est-ce pas ?

## LE PETIT MAISTRE.

Je les ai tous fait fuir.

*AIR. [14] Je ne fais point ici parade. ]*

Je suis Protecteur du Parnasse,  
Je suis l'oracle des Caffés ;  
Aux modés je donne la grace :  
Je suis le miroir des Abbés ;  
Je suis Adonis de Ruelle :  
Tout cède à mes décisions.

## MERCURE.

Vous n'avez pas plus de cervelle ;  
Mon cher , que de perfections.

E üj

## LE PETIT MAISTRE.

Quand je veux me délasser des fatigues  
d'une conversation littéraire, je me précipite dans le comptoir, & là je courtise la maîtresse, quand elle en vaut la peine, s'entend; tout le Caffé m'admire; & prend sous ma dictée des leçons de la plus fine galanterie.

## MERCURE.

Peste soit du fat.

## LE PETIT MAISTRE.

Oh! rien n'est plus commode que le Caffé.

## LE PETIT MAISTRE.

AIR. (*Du Prevôt des Marchands.*)

Le Caffé du soir au matin,  
Renferme un cercle masculin;  
Si la maîtresse a du mérite,  
Elle a pour trône son comptoir,  
Et là, Sultane favorite,  
On lui jette plus d'un mouchoir.

Au fait, que me veut Apollon, me  
donner le prix, sans doute.

## MERCURE.

Il veut vous dire par ma bouche, que vous n'êtes qu'une tête à l'évent, que vous n'avez ni goût ni sens commun, & que vous servez de risée, même à ceux qui se connoissent le moins en impertinences.

## LE PETIT MAISTRE.

Vous m'insultez, Mercure, mais je ris de votre jugement, & je vais, en attendant Apollon, faire main-basse sur les Muses; ce sont pourtant des pucelles diablement coriaces, mais au Parnasse, comme au Parnasse; au revoir. Je vais renouveler mon Serail, je me recommande à vos soins obligeans, vous m'entendez.



## SCENE X.

UNE FEMME SATYRIQUE,  
MERCURE.

## LA FEMME SATYRIQUE.

**J**E viens faire preuve ici de mes talens; j'ai l'esprit du siècle, & je ne trouve que trop de matière à m'exercer.

## MERCURE.

Encore une femme sçavante ; oh ! pour le coup l'esprit va tomber en quenouille ; quel est votre talent particulier ?

## LA FEMME.

AIR. [ *Ne m'entendez-vous pas.* ]

Sur les défauts d'autrui  
Je me plais à médire ;  
Je suis pour la satire :  
Quel champ vaste aujourd'hui ,  
Quels défauts d'autrui ?

## MERCURE.

Oùï , & sur-tout pour une femme ; car il faut de l'esprit pour médire , & une femme n'en fait toujours que trop briller dans cet employ-là.

## LA FEMME.

Apollon ne pourra me défavoüer ; je rime avec malignité ; je donne le coup de patte sans remission , & personne ne sçait mieux que moi placer une pointe.

AIR. [ 15 ] *C'est ma devise.* ]

Sur les défauts du genre humain

## VERIDIQUE.

57.

J'aime à m'étendre ;  
J'ai toujours la plume à la main  
Pour les reprendre ;  
Je ne trouve rien à mon goût ;  
Tout est fortifé ;  
Critiquer & mordre sur-tout ;  
C'est ma devise.

## MERCURE.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Votre esprit est bien à la mode ;

## LA FEMME.

Je me suis fais une méthode  
D'attaquer jusqu'à mes amis ;  
Certes ma veine est dangereuse .  
Chacun redoute mes écrits ,  
Car j'ai la rime malheureuse.

J'affomme du premier coup.

## MERCURE.

Si vous étiez homme, on vous corrige-  
roit bien-tôt.

## LA FEMME.

Mon esprit est plus utile que vous ne  
pensez ; je vais vous en convaincre.

## 58 LA LANTERNE

AIR. [ *De foconde.* ]

La femme d'un certain Marchand,  
 Plus coquette que belle,  
 Qui pour un Marquis engageant  
 Se montrait peu cruelle :  
 Docile aux avis qu'elle offre aux mœurs  
 Mon esprit satyrique  
 Accorde à présent ses faveurs  
 Aux garçons de Boutique.

Par cette conduite elle évite l'éclat,  
 & se renferme dans son ménage.

MERCURE.

Il me paroît que vous êtes aussi charitable  
 qu'elle est rangée.

LA FEMME.

AIR. [ *Maraisson s'en va grand train.* ]

La femme d'un Procureur,  
 Chose rare, homme d'honneur,  
 Doit à mes avis,  
 Le nom qu'à Paris,  
 Elle a de femme sage ;  
 Elle n'a plus que trois amis,  
 Qui fondent son ménage,  
 Lonla,  
 Qui fondent son ménage.

## MERCURE.

AIR. [*Comme un Coucou.*]

Parbleu , vous me charmés , Madame ,  
 Vos discours sont pleins de bonté ;  
 Chaque mot est une Epigrame ,  
 Que vous dicte la charité.

## LA FEMME.

Il faut que je vous raconte encore une  
 cure que mes Vers satyriques ont faite  
 ces jours passés sur la meilleure de mes  
 amies : Oh ! c'est une fille à qui je veux  
 tout le bien possible.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Par mes satyres convertie ,  
 Dans huit jours elle se marie ;  
 Elle épouse un riche Butord ,  
 Dont la tête sera coëffée ;  
 Elle est veuve d'un gros Milord  
 Qui ne l'a jamais épousée.

Comment trouvez-vous mon génie ,  
 Mercure ? N'est-il pas foudroyant ?

## MERCURE.

Vous n'attendrez pas encore long-  
 tems pour sçavoir ce que je pense de

60 LA LANTERNE  
vous... Ecoutez votre définition, elle  
est plus juste que celle que vous faites de  
tant d'autres.

AIR. (*Eh ! Avance, eh ! avance.*)

Sur votre prétendu talent  
Cessez de compter, mon enfant ;  
Vous n'avez esprit ni science.

LA FEMME.

Eh ! avance, eh ! avance, eh ! avance.

MERCURE.

Votre lot est la médifance.

LA FEMME.

Adieu, Mercure, vous passerez par  
ma langue, je vous en répons.

MERCURE.

Je ne vous crains nullement, on ne  
sçauroit me dire pis que mon nom.



SCENE



SCENE XI

MERCURE, UN PAYSAN,  
UNE PAYSANE.

LE PAYSAN.

**S**ARVITEUR, Marchand de Car-  
velle, n'andit commença que vous re-  
muez l'esprit à la pelle, & je vians vous  
prier d'en boutte un peu dans la caboche  
de ste jeune Agnès-là ; alle est si bête,  
alle est si bête, que j'ay peur d'être cocu ;  
car, reverence parler, je l'épouse dans  
huit jours.

MERCURE.

Tu me prends pour Apollon, mon  
ami, tu te trompes, & d'ailleurs je ne suis  
point ici pour distribuer de l'esprit, je n'y  
suis que pour examiner ceux qui en ont,  
ou qui croyent en avoir. Je m'appelle  
Mercure.

LE PAYSAN.

Oh ! par la fangué, Monsieu Mercure,  
vous aurez biantôt fait avec moi, je n'au-  
rons pas grande dispute ensemble sur l'es-  
prit, je n'en ay tout droitement que ce  
qu'il m'en faut, chacun le sien n'est pas  
trop.

*Tome IX.*

**F**

AIR. [*Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*]

Cette beauté ne paroît pas si bête,  
Avec raison tu crains d'avoir le sort,  
Qui des maris inquiete la tête :  
Il n'est pire eau , que l'eau qui dort.

LE PAYSAN.

Tudieu , comme vous la reluquez , est-ce que vous avez queuque démangeaison d'étrener mon front? *A la Paysane.* Boute toi de ce côté-cy , m'est avis que ce causeur-là ne te déplaît pas. . *A Mercure* . . . Allons morgué fourez-lui donc de l'esprit, mais faites les choses de bonne grace , & n'allez pas vous payer de vos peines ; car , voyez-moi , je vous regarde comme un fin marle ; j'ai ouï dire comme ça cheux-nous par des conteux d'histoires , que Mercure est un Dieu gaillard qui croque toutes les filles , & qui en fait métier & marchandise.

MERCURE , à la Paysane.

Vous ne dites mot , la belle enfant ; est-ce que le futur vous intimide ?

LA PAYSANE.

A I R. (*Tallaritta, laritta, lalarire.*)

Avec lui je suis trop gênée,  
 Sans cesse il me parle en époux,  
 Il me suit pendant la journée,  
 Il m'incommode, il est jaloux;  
 Mais pour vous, vous me faites rire.

MERCURE.

Tallaritta, laritta, lalarire.

LE PAYSAN.

Comment donc, il me semble qu'elle  
 dégoise queuque chose contre moi?

MERCURE.

C'est l'esprit qui lui vient, laissez-moi  
 faire; continuez, mignone, continuez.

LA PAYSANE.

Il me regarde.

MERCURE.

Eh bien ne le regardez pas!

LA PAYSANE.

A I R. [16] *Mon cousin, que faites-vous?*

Si tout futur époux  
 Est d'aussi caustique humeur,

F ij

## 64 LA LANTERNE

J'aime rois ma foy mieux  
Dix Amans & rester fille ,  
Qu'un époux ennuyeux ,  
Qui vous couvre de ses yeux.

### LE PAYSAN.

AIR. [*Ton humeur est Catherine.*]

Peste soit de l'effrontée ,  
Qui parle ainsi d'un époux.

### LA PAYSANE.

Je ne me sens point portée  
A vouloir vivre avec vous ;  
Votre humeur est trop gênante  
Pour qui veut la liberté.

### LE PAYSAN.

Voyez cette impartinante.

### MERCURE.

J'aime sa naïveté.

Vous devez être content , mon ami ,  
L'esprit lui vient à merveille.

### LE PAYSAN.

Morgué que trop , mais stependant je  
n'en sis pas fâché ; car il m'en vint itou  
en même tems , & tout compté , tout ra-  
battu , je la plante-là , faites en vos choux

## VERIDIQUE.

68

gras , si son muziau vous plaît tant.

AIR. [ *Je veux garder ma liberté.* ]

Je veux garder ma liberté  
Et mon humeur folette ,  
Ma foi je ne fis point tenté  
De prendre une coquette ,  
Qui m'époufera  
Pour me bouttre là ;  
Une vilaine aigrette.

Sarviteur , . , Toi vians si tu veux.

### MERCURE.

Vous prenez le bon parti , mon enfant,  
ma Lanterne vous auroit prédit cela ;  
car elle est veridique ; mais quelle origi-  
nale figure ?



## SCENE XII.

MERCURE , UN SUISSSE  
BEL ESPRIT.

LE SUISSSE.

**B** Onchour , Montsir Apollon , bon-  
chour , moi l'y être ton serviteur  
sans fardement.

F iij

66 LA LANTERNE.

MERCURE.

Vous vous trompez, camarade Suisse,  
je ne suis point Apollon, je suis Mercure.

LE SUISSE.

Oh ! pardy, mon foy, Mercure ou  
Apollon, l'y être toujours un visache à  
qui l'on pouvre parler.

MERCURE.

Au fait, camarade, qui êtes-vous &  
que voulez-vous ?

LE SUISSE.

Moi l'y être le Suisse de l'Academie,  
& comme moi je l'y tiendre sous mon elef  
toutes les plis beaux esprits de Paris;  
moi l'y en avre pris un petit morceau pour  
mon part ; moi l'y en avre suffisamment  
assez pour être reçu dans sti Parnasse.

AIR. [*J'avois pris femme laide.*] III

C'est en gardant mon porte  
Que m'est venu l'esprit, i, i, i,  
Ici moi je t'apporte,  
Plus d'un sçavant écrit, i, i, i.

MERCURE.

Votre temple de mémoire

## VERIDIQUE. 67

N'est pas dans ce lieu-ci ,

Mon amy ;

Allez boire , allez boire.

### LE SUISSE.

Oh ! par mon foy, camarade Mercure,  
Apollon, Bacchus & moi l'y être trois  
têtes dans un bonnet , moi l'y être Suisse  
au cabret , & Poëte dans mon chambre ,  
moi je l'y travailler dans le tendre , & je  
l'y faire un Opera.

### MERCURE.

Un Opera Suisse, je crois que cela doit  
être bien lyrique.

### LE SUISSE.

L'y être pas sérieux , mon Opera , l'y  
être fait exprès pour les Musiciens , moi  
l'y faire l'éclat de vin à chaque Scene ,  
grand trinquement par tout , par tout le  
petit air à boire ; pendant toute la prolo-  
que, le Theatre represente une guinguet-  
te , où les danseurs boivent toute leur sou  
avec sti petites Mademoiselles danseuses ;  
tout cela faire un spectacle qui l'y être  
bien galamment choli , n'est-ce pas , ca-  
marade Mercure ?

## LA LANTERNE MERCURE.

AIR. [ *Je reviendrai demain au soir.* ]

De votre bacchique Opera

Le Parterre rira; *bis.*

Mais il n'est pas de votre crû ,

A la Foire on l'a vû. *bis.*

Et l'invention n'en a pas été heureuse.

### LE SUISSE.

Moi je donner aussi dans mon piece  
un personache à ton personne , Mercure  
Py être beaucoup grandement nécessaire  
à l'Opera.

### MERCURE.

Voilà sur ma parole un Suisse à qui les  
vents coulis de l'Academie n'ont pas fait  
de tort ; il ne raisonne pas mal.

### LE SUISSE.

AIR. ( *Quand le péril est agréable.* )

Si dans mon Vers le rime est Suisse,

Le raison être bon François.

### MERCURE.

De tels auteurs que je conçois

Il n'aura pas le vice.

# VERIDIQUE. 69

## LE SUISSE.

Il faudre que je te fasse voir à toi une petite Ballet de mon façonnement ; l'y être un petit divertissement Suisse dans le goût François ; moi l'y en avre fait le parole , & une grosse Musicien, qui boivre lui seul beaucoup plis que d'avantache que les treize Cantons, en avre fait le chantement.

## MERCURE.

Avec plaisir, nous le verrons. Mais . . .

## LE SUISSE.

Tout asthire , camarade Mercure ; tout asthire, moi l'y avre apporté toute la Ballet avec moi, l'y être un plat de mon métier queste petite chef-d'œuvre ; l'y être des cholies filles qui dansir chacune comme un grace ; l'y être des petits danseurs Suisses , pour le figurement , qui l'y être legers comme des plumes , & le petit chanonnement gaillard au bout.

## MERCURE.

Eh ! mais vous nous amenez ici un Opéra tout entier.

## LE SUISSE.

Vous l'avre dit , camarade Mercure ;

70 LA LANTERNE  
moi pour Apollon, l'y mettre tout par  
écuelle, il verra, sti Apollon, que moi  
l'y avre bien de l'esprit pour un Suisse de  
Berne.

#### MERCURE.

AIR. (*Réveillez-vous belle endormie.*)

Mon cher camarade de Berne,  
Je puis dire, sans vous flatter,  
Que pour l'esprit plus d'un moderne  
N'a ma foi qu'à vous le ceder.

Voyons l'exécution de votre Ballet ;  
& finissons l'audiance, j'ai secondé  
l'intention d'Apollon ; j'ai confondu l'or-  
gueil de ces prétendus beaux esprits qui  
n'ont que l'ombre du mérite qu'ils s'attri-  
buent ; il est tems que je donne quelque  
relâche à mon esprit.

#### LE SUISSE.

AIR. [*Allons gay, toujours gay.*]

Toi vas voir mon science  
Dans sti joli Ballet,  
Je conduirai le danse,  
Admire ma jaret ;  
Allons gay, d'un air gay, toujours gay, &c.

AIR. [*Dansons le nouveau cotillon.*]

En l'honneur du sacré vallon,  
Tremouffe toi belle, tremouffe vous donc.

VERIDIQUE. 71  
DIVERTISSEMENT.

*Des danseurs Suisses & François paroissent & forment des danses dans ces deux caractères.*

AIR ( 17 ) De M. Gillier.)

UN SUISSE.

On blâme en France la méthode  
Des peuples des treize Cantons,  
Et dans ce pais les tendrons  
Ne nous trouvent point à leur mode ;  
Chez nous l'Amant n'est point guindé,  
Chez vous il n'a que l'apparence,  
En France l'amour est fardé,  
En Suisse il dit tout ce qu'il pense.

*On recommence la danse.*

VAUDEVILLE. [18] De M. Gillier.]

UN SUISSE.

On blâme à tort notre façon,  
Nous ne suivons point le caprice,  
Un Suisse entend toujours raison,  
Puisque la raison est un Suisse.

II.

Tel plumet courtise un tendron  
En vrai fat, dans une coulisse,  
Qui souvent n'a pas le teston,  
Pour graiffer la patte du Suisse.

## LA LANTERNE.

## III.

Pour vaincre un farouche tendron  
 Il ne faut point tant d'artifice ;  
 Si pour Suisse il a la raison ,  
 Qu'on graisse la patte du Suisse.

## IV.

On est si vestale à l'Opera ,  
 Quand l'Amant est ladre , ou novice ,  
 Mais quand il fait sonner cela ,  
 A la porte il n'est plus de Suisse.

## V.

Dans un cœur plein de cruauté  
 Souvent le tendre amour se glisse ,  
 La plus sage perd sa fierté  
 A la barbe même du Suisse.

## VI.

## LE SUISSE BEL ESPRIT.

Si Bacchus n'inspire Apollon ,  
 Une piece est toujours trop grave ,  
 Pour briller au sacré vallon ,  
 Il faut descendre dans la cave.

## VII.

## AU PUBLIC.

Messieurs , il ne tiendra qu'à vous  
 Que cette piece réussisse ;  
 En foule à nos jeux venez tous ,  
 Mais graissez la patte du Suisse.

F I N.

LE